

■ Sur le terrain, les propriétaires forestiers doivent faire face à de multiples défis : climat, pression du public, protection de la biodiversité...

■ Reportage à Genappe, pour le deuxième volet de notre dossier sur les défis de la forêt wallonne.

“Ce n’est pas parce qu’on coupe du bois qu’on massacre la forêt”

Reportage Sophie Devillers

À la croisée des chemins vers Villers-la-Ville, Ways et Céroux-Mousty, le pavillon de Bal était autrefois un café où la population venait boire et danser. Depuis, ce bâtiment est devenu une maison particulière, perdue au milieu d’une forêt de quelque 100 hectares. La famille Solvay a acheté la propriété à la fin du XIX^e siècle. “En fait, quand Solvay s’est bien développé, la famille avait une politique, celle de prélever très peu d’argent sur les bénéfices et de réinvestir énormément dans l’entreprise. Elle a souhaité se constituer un patrimoine de sécurité”, raconte l’actuel résident des lieux, Denis Solvay, sur le pas de la porte, encadré de nichoirs, et de houx plus que centenaires. Ils ont décidé d’acheter forêts et terres agricoles. Dans le chef de la famille, c’était une réserve qui malgré les crises garderait sa valeur.” Après 1929, 2008 ou le Covid, ses aïeux ont en effet eu raison, vu le prix actuel des terres, estime-t-il.

Ce “passionné de nature” et en particulier d’oiseaux est impliqué dans la gestion du domaine forestier brabançon depuis qu’il est tout jeune. “C’est la gestion d’un patrimoine familial qui doit se transmettre. Ceux qui n’ont pas cette vision manquent un aspect des choses”, raconte ce père de famille, qui gère la forêt avec sa garde champêtre Fabienne Lourtie, un ouvrier, et l’aide d’une petite société forestière s’occupant essentiellement des ventes de bois, par appel d’offres. “Les marchands de bois donnent un prix en fonction de la qualité mais aussi de leurs besoins”, détaille Denis Solvay. La fonction économique de la sylviculture est importante, mais elle ne peut pas être considérée comme un objectif en soi. Imaginons qu’un hectare de forêt se vende 100 000 euros. Si j’ai 100 000 euros et que je veux avoir un bon return, je les place dans l’industrie ou dans un système financier en essayant de jouer intelligemment. Si je veux faire un placement en bon père de famille et que je ne suis pas intéressé par le

rendement, je peux même acheter de l’or en me disant que cela me fait une sécurité. Si je veux faire quelque chose entre les deux et que j’ai une passion, la forêt est un bel exemple. Pourquoi? Parce que la forêt va jouer ce rôle dans le chef du propriétaire de placement sûr, du lingot d’or. Elle aura un petit rendement : 2 %, 3 %. Et elle peut apporter tout un agrément exceptionnel.”

La valeur d’un tableau

Denis Solvay pourrait parler des heures des arbres qui peuplent le domaine. “Dans la propriété, vous verrez de-ci, de-là des chênes merveilleux qui valent, en intérêt écologique, un tableau...” Il nous montre ainsi l’imposant hêtre devant sa maison, qu’il a sauvé en le faisant emballer de toile de jute afin de protéger le tronc de la lumière directe qui le faisait dépérir. Mais il vend aussi certains de ses plus gros spécimens. Un

chêne de 5-6 m³ au fût bien droit peut atteindre les 300 euros, voire 400 euros, du mètre cube. “Je les vends quand ils tombent! Près de la ferme, au cours d’une tempête récente, des chênes se sont déracinés sans se casser, et il a fallu les vendre. Un bûcheron est venu les exploiter. Nous les avons vendus à un prix exceptionnel, d’autant plus exceptionnel qu’actuellement le marché du bois tire

bien, suite à la demande de la Chine, pour le bois d’œuvre. Des chênes comme cela, c’est royal! Cela part très vite! En fait, l’exploitant les débardait le long d’un chemin accessible à un camion. Il était directement coupé à dimension de containers, et il partait directement de la forêt, ici, à Anvers!”

Une autre partie de l’exploitation se fait sous forme d’éclaircie, c’est-à-dire que certains arbres sont abattus pour laisser se développer les plus prometteurs. Payant un prix “au stère”, des habitants des environs les coupent eux-mêmes pour en faire du bois de chauffage. Sur cette propriété de 200 hectares dont 120 hectares de bois et 80 hectares de plaines, la partie plantée à travers le temps occupe 30 à 40%. Denis Solvay résume: “Je ne coupe jamais ce que j’ai planté. Je coupe ce que les autres ont planté et je

plante pour que d’autres coupent après!” En effet, la révolution minimale d’un résineux en croissance rapide (mélèze, Douglas...) atteint une cinquantaine d’années; l’épicéa, 60-70 ans; le hêtre, environ 100; et le chêne, 120 à 130 ans et plus! “On est dans un investissement à très long terme”, souligne Denis Solvay. C’est pour cela que le coût des plantations est un facteur déterminant. Parce que, quand vous faites une plantation, vous dépensez l’argent aujourd’hui. Quand je vais gagner 100 euros dans cent ans, la valeur actuelle de ces 100 euros est probablement de 5 euros. Donc, si je dépense plus que 5 euros pour planter mon arbre, je perds de l’argent!”

Place aux chênes sessiles

Une des nouvelles plantations de la propriété se trouve dans une zone strictement privée. Une plantation de chênes sessiles, où Fabienne Lourtie nous emmène. “Avec le réchauffement climatique, on aura de plus en plus de sécheresse, on vote donc pour ce genre de plantations. On estime qu’ils sont plus résistants, explique la garde, désignant les rangées de jeunes arbres, supportant encore quelques feuilles mortes. Avant, c’était des pins sylvestres. Les résineux, ce sont des bois qui vont vite, mais ça détruit le sol. On a abattu 4 hectares de pins sylvestres. On a remis des mélèzes et des chênes sessiles en partie. Pour ne pas mettre tous les œufs dans le même panier.”

Si la fameuse crise du scolyte (lire La Libre du 25/02) qui a touché les épicéas a amené Denis Solvay à avancer l’abattage de 30 à 40 hectares de résineux plantés par ses parents dans la forêt qu’il possède dans les Ardennes belges, d’autres essences souffrent aussi. Même dans le Brabant wallon. Juste à côté des chênes sessiles a dû être abattue une allée de hêtres, dépérissant en raison d’une conjonction de facteurs, dont une maladie liée à un champignon. “Les hêtres ne se portent pas bien dans nos régions”, souligne Fabienne Lourtie, devant l’allée à présent replantée en sessiles. On suppose qu’ils souffrent très fort du réchauffement climatique. Ils n’aiment pas la sécheresse, et il n’y a presque plus d’hiver... Tout est chamboulé, ça fragilise. Ici, les arbres étaient aussi affaiblis

Outre les épicéas, d’autres essences souffrent.